

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'IMPARTIAL.

JOURNAL LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE, COMMERCIAL ET D'AGRICULTURE

UTILE DULCI.

VOL. I. LAPRAIRIE, JEUDI, 12 FEVRIER, 1835. N° 12.

POESIE.

LE CANADA VENGE.

O vous qui de la seine habitez le rivage,
Vous dont nous conservons les mœurs et le langage,
Nous sommes séparés par l'abîme des mers
Et c'est pourtant à vous que j'adresse ces vers.
Jadis, quand du Zéphir l'haleine bienfaisante
Brisait du St. Laurent la glace transparente,
On saluait de loin, par mille cris joyeux,
Des navires français l'étendard radieux :
Ces messagers ailés resserraient l'alliance,
Des Français d'outre-mer et de la vieille France.
Des Français d'aujourd'hui, fils de ses fondateurs,
Jamais le Canada n'aperçut les couleurs.
Ainsi les habitans du pays de nos pères
Ignorent aujourd'hui que nous sommes leurs frères ;
Le Canada pour eux est un climat glacé,
Habité par les loups et peu civilisé.
" Depuis que les Français, ont quitté ses rivages,
A peine du beau monde on connaît les usages ;
On y parle un Français qui, mêlé de Huron,
Du grognement des Ours imite assez le son.
Etranges préjugés, qu'une erreur grossière
Enfanta sans raison, conserve sans lumière.
Assez et trop long-tems des écrivains menteurs
Au monde nous ont peint sous de fausses couleurs,
Je viens rectifier leur peinture infidèle
Et couvrir de moissons UNE NEIGE ÉTERNELLE.
Qu'ils viennent dans nos champs, voir nos riches moissons
En replis ondoyans, couronner nos sillons
Et d'un nombreux bétail la race la plus pure
Se gorgeant, dans nos prés, d'une grasse pâture.
Alors du voyageur pour finir la leçon,
Un de nos habitans l'attend dans sa maison :
Il croit y retrouver le bizarre langage,
Dont les forts de la Halle ont toujours eu l'usage.
" Le paysan Français ne parle que patois,
L'HABITANT Canadien doit parler iroquois."
Il entre et sa surprise est d'abord excitée
Par l'air de propreté dont la chambre est parée.
Il parle : on lui répond. Comment ? en bon français,
En français qu'en campagne, il n'entendait jamais.
La même urbanité, la même courtoisie,
Rappellent à son cœur les mœurs de sa patrie.
Les sens encore émus, il vient dans nos cités
Et c'est là seulement qu'ils seront excités !
" Hé quoi ! dans un pays que je croyais sauvage
Du produit des beaux arts le pompeux étalage !
Les modes de Paris, rehaussant la beauté
D'un sexe plein de grâce et d'amabilité !
Des maisons, dont l'aspect, la forme et l'élégance
Embelliraient, parfois, les rues de la France !
Mais qu'aperçois-je au loin ? quelle est ce monument,
A la noble Structure, à l'aspect imposant ?
Dans un pays récent, ce temple magnifique
Est un nouveau prodige, offert par l'Amérique."
toujours de plus en plus rempli d'étonnement,
Le voyageur arrive au bord du St. Laurent.
Il admire d'abord ces auberges flottantes,
Qui feudent, en courant, les ondes cumantes ;

Il Contemple le fleuve et les nombreux vaisseaux
Dont la rapide course en sillonne les eaux.
En voyageant ainsi de surprise en surprise :
" Où suis-je, se dit-il, quelle est notre injustice ?
Je croyais visiter un pays de frimats ;
Les fruits et les moissons y naissent sous mes pas.
Chez un peuple, qu'on croit ignorer l'écriture,
On cultive les arts et la littérature.
Répandus dans les champs, des journaux bien écrits
Combattent l'ignorance, et clarifient les esprits !.....

J'arrête ici ma course et si par ces peintures,
Je n'ai pu du pays réparer les injures,
Si j'ai manqué mon but, le public indulgent
Des efforts de l'auteur au moins sera content.

UN DES ÉDITEURS.

MELANGES.

ALGESIRAS, ESPAGNE

MARIANA, OU LA MARITÈRE.

Don Melchior Sanchez, homme jouissant
d'une fortune considérable, et d'une épouse,
et resta seul avec une fille qu'il avait eue
d'elle ; elle se nommait Mariana, et était à
peine âgée de quinze ans. Don Melchior,
qui n'avait que quarante-deux ans lors de la
mort de sa femme, épousa, un an après, dona
Secundina Castillo, femme d'une beauté
remarquable, mais d'un caractère acariâtre,
et dont Mariana ne tarda pas à éprouver les
fâcheux effets. Malheureusement son père
ayant eu un enfant de sa nouvelle épouse,
s'unit bientôt à elle contre Mariana, et lui
rendit l'existence insupportable.

Mariana, d'un caractère doux et sensible,
pleine de la plus tendre affection pour son
père, souffrait tout avec une patience angé-
lique ; elle était plutôt la domestique de la
maison que la fille de don Melchior Sanchez,
mais tout ce qu'elle faisait lui attirait des
reproches, et un jour ne se passait pas sans
qu'elle fût en butte aux menaces, et souvent
même aux coups.

Dona Secundina Castillo, désirant se dé-
faire de Mariana pour que toute la fortune
revint à l'enfant de don Melchior, profita
d'une maladie dont fut attaqué son mari, pour
réaliser son infâme projet ; au moment où
l'infortunée Mariana était occupée à puiser
de l'eau à un puits très profond, dona Se-
cundina la saisissant par derrière à l'instant
où elle était baissée pour retirer le sceau,
la prend par les pieds, et la précipite dans
le puits.

Plusieurs jours se passerent ; don Melchior,
toujours malade, n'était pas sorti de son
lit ; il demanda plusieurs fois des nouvelles
de sa fille, mais sa femme lui disait qu'elle
était allée chez une de ses amies, à quelques

lieues de la ville. Don Melchior disait :
Je ne l'ai pas bien traitée, il est vrai, mais
comme je suis fermement persuadé que mal-
gré mes mauvais traitemens, elle m'aime
toujours, je suis bien étonné de son absence
au moment où je me trouve dangereusement
malade. En effet, le médecin lui conseilla,
le 17 mai dernier, de faire ses dispositions,
tant pour le spirituel que pour le temporel.
Il fit appeler un notaire, et après avoir fait
son testament, il le supplia de faire venir
sa fille, le notaire demanda en conséquence
à dona Secundina où était Mariana, celle-ci
balbutia, et dit qu'elle croyait qu'elle était
au village voisin, mais que cependant elle ne
pouvait l'assurer.

Le notaire, à qui sans doute le contenu du
testament donnait mauvaise opinion de dona
Secundina, conçut des soupçons qui prirent
de la consistance lorsque sortant de chez
don Melchior il aperçut dans la cour le ca-
davre de dona Mariana qu'on venait d'y
déposer. Ayant pris des informations, il sut
qu'un domestique en puisant de l'eau, avait
laissé échapper un sceau, et en ayant em-
ployé des crochets pour le retirer, il sentit
quelque chose qui offrait de la résistance, et
qu'à l'aide d'autres domestiques il avait retiré
le cadavre de dona Mariana.

Le notaire s'empressa d'instruire l'alcade
mayor de ce qui se passait et celui-ci se
transporta dans la maison de don Melchior,
où il reconnut dans la cour le corps de Ma-
riana. On appela le médecin, qui déclara
que depuis plusieurs jours cette jeune fille
était noyée, et observa que ses mains étaient
couvertes d'écorchures, qu'elle paraissait
s'être faites en cherchant à se retenir lors
de la chute.

L'alcade prit des informations des voisins
sur tout le mal que dona Secundina faisait à
sa belle fille malgré le caractère angélique
de celle-ci.

Il interrogea don Melchior, qui ayant
appris ce terrible événement, tomba dans
une profonde léthargie ; bientôt après il ex-
pira. Dona Secundina troublée, pleura et
ne sut que répondre.

Après un interrogatoire qu'on lui fit subir,
elle fut détenue provisoirement chez elle
jusqu'à ce que l'on enterrât son mari, après
quoi on mit les scelles partout, et l'on con-
duisit l'enfant qu'elle avait chez une des
sœurs de don Melchior, qui, dans ses déclara-
tions, confirma la mauvaise opinion qu'on
avait déjà sur dona Secundina.

Celle-ci, dans un second interrogatoire,
avoua son crime, et en donna tous les détails ;
en conséquence l'alcade mayor la condamna
à la peine de mort, et à payer les frais de la
procédure.

L'audience royale de Séville approuva cette sentence, qui reçut son exécution le 17 septembre dernier.

En allant à l'échafaud, Dona Secundina était plus morte que vive; pendant le trajet à parcourir, depuis la prison jusqu'au lieu de l'exécution, on fut obligé de la maintenir sur place, afin qu'elle ne tombât pas, et de l'asseoir au poteau, où elle reçut la garrotte. Elle n'eût pas même la force de dire les premières paroles du credo, que l'on fait ordinairement réciter aux condamnés à mort immédiatement avant leur exécution.

DU SITE OU SE TROUVAIT BABILONE.

BABILONE EST TOMBEE (Isaïa, XXXI, 9) Babilone fut pendant des siècles la ville la plus célèbre de l'Ancien-Monde: ses murailles qui ont été une des sept merveilles, semblaient plutôt l'ouvrage surprenant de la nature que de la seule industrie humaine. On en rapporte différemment l'étendue, la hauteur et la largeur. Le major Rennell évalue leur étendue, d'après des témoignages non équivoques, à trente-miles: l'évaluation la plus basse de leur hauteur est soixante-quinze pieds, et celle de leur largeur trente-deux pieds. Le temple de Belus [vulgairement appelé la tour de Babel] avait un mille de circonférence, et un stade de hauteur; les fameux jardins suspendus, qui s'élevaient par terrasses successives jusqu'à la hauteur des murs; les parapets, qui rétrécissaient le cours de l'Euphrate; les cent portes de bronze et le lac artificiel près de la ville; enfin les ouvrages les plus surprenans que les mortels aient pu exécuter, se trouvaient réunis dans ce lieu si célèbre, devenu maintenant un affreux désert. On aperçoit encore d'immenses ruines de temples, de palais et d'habitations humaines, répandues dans une vaste étendue; ces ruines dans quelques endroits, ressemblent plutôt à des collines qu'à de simples débris d'édifices que la main du temps a renversés. Babilone est tombée, comme dit le prophète; elle est tellement tombée, que parmi les vestiges qui en demeurent, et qui figurent encore l'étendue prodigieuse de son enceinte, on aurait de la peine à distinguer la situation d'une rue ou d'un canal, et des lieux publics autrefois les plus fréquentes. La vue des ruines de Babilone, prise sur les lieux mêmes, offre un sublime spectacle de désolation: ces ruines ne présentent plus que d'informes et gigantesques amas de matériaux, qui semblent dispersés là comme des ossemens d'un immense cadavre qu'on y aurait enseveli. Aussi loin que la vue s'étend, cette solitude profonde offre le silence de la mort et la tristesse d'un vaste tombeau. Ni le pasteur à la tête de son troupeau, ni l'Arabe conduisant la caravane, ne s'arrêtent dans ce lieu plein de terreurs lugubres et d'impressions mélancoliques. La superstition y inspire la crainte des mauvais génies; et les cavernes d'ailleurs que les décombres y ont formés çà et là, sont les repaires des jackals et de beaucoup d'autres bêtes féroces. Robert Porter, qui se proposait de visiter ces ruines, avant aperçu, à quelques-uns de leurs sommets, des lions se montrant soudainement, s'éloigna en toute hâte, n'a pu ainsi achever la description qu'il nous a faite de ce lieu célèbre.

LE PRINCE DE HOHENLOHE.

Ce n'est pas seulement en Allemagne et en France que l'on peut citer des résultats étonnans des prières du prince de Hohenlohe. Nous avons rapporté des guérisons opérées en Angleterre et dans les Pays-Bas; aujourd'hui nous en avons à raconter une qui a eu lieu en Italie. Les détails en sont contenus dans une lettre que nous avons reçue de Schio, dans le Vicentin, ancien Etat de Venise. Celui qui nous écrit est un religieux de l'ordre des Carmes-Déchaussés, nommé en religion le Père Jean-Thérèse Casimir de Cividale; nous allons donner un extrait de sa lettre. Le Père Jean, qui est né à Schio en 1776, fut employé dans les missions, et contracta plusieurs fois dans l'exercice de son ministère des maladies de poitrine qui le conduisirent aux portes de la mort. Il guérit, mais non entièrement, essaya de divers remèdes, et prit des bains sans succès. Peu à peu il tomba dans un état de langueur avec une grande difficulté de respirer et une faiblesse qui ne lui permettait pas même de s'habiller seul. Au mois de juillet de l'année dernière, se trouvant dans ce déperissement, et n'éprouvant que peu ou point de soulagement des remèdes, il écrivit au prince de Hohenlohe, et se recommanda à ses prières. Le prince lui répondit le 18 août, et lui assigna le 8 septembre pour commencer une neuvaine, qui devait durer jusqu'au 18. Le prince devait prier ces deux jours là pour lui, et lui recommandait d'avoir beaucoup de foi au nom de Jésus. Je remplis ses intentions, dit l'humble religieux, du mieux qu'il fut possible à un pauvre pécheur comme moi; mais dès que le prince eut prié pour moi, je me trouvai guéri. Les premiers jours je sentais un poids sur la poitrine; ensuite cela se dissipa, et depuis six ou sept mois je suis fort bien. Je n'ai éprouvé que deux rhumes, que j'attribue au froid pendant l'hiver. Mais je puis jeûner ce carême, et prêcher les jours de fête, sans souffrir. Il y avait huit ans que j'étais condamné à ne rien faire. Je compte m'appliquer, comme autrefois, aux missions. Telle est la substance de la lettre du bon religieux, sa lettre est du 23 mars dernier, et est écrite avec beaucoup de simplicité et de candeur. Il nous engage à publier la grâce que Dieu lui a faite, pour l'honneur de la religion, et il a la bonté de parler avec quelque estime d'un journal que nous félicitons de voir ainsi approuvé et recherché par les amis de l'Eglise en pays étranger. — *Ami de la Religion.*

LE DUEL.

Le Marquis de *** était un vieillard respectable, qui avait servi avec distinction sous les Rois Henri III, Henri IV et Louis XIII; il s'était retiré dans sa Province, donnant des pleurs éternels à la perte d'un fils unique que lui avait enlevé un duel cité parmi les célèbres combats singuliers de ces malheureux temps. Douze assaillants s'étaient battus contre douze, et huit des plus braves étaient restés sur la place; le fils du Marquis, le seul qu'il avait conservé du nombre de six enfants, était venu expirer dans les bras paternels. Ce vieillard n'avait donc qu'un petit-fils, dans le sein duquel il goûtait la consolation de répandre ses dernières larmes. Le Comte atteignait à peine sa dix-septième année; il avait le grade de Lieutenant, et il jouissait déjà d'un avantage flatteur: on le regardait comme le modèle des Officiers de son âge; aussi faisait-il les délices de son aïeul. Mon cher enfant! lui redisait-il sans cesse tu me rappelles ton infortuné père; ce sont les mêmes traits, le même son de voix, et tout m'annonce que tu auras sa bravoure, ses sentimens distingués, son âme, cette âme qui constitue la vraie noblesse: car la naissance dépourvue

de qualité, est un feu qui n'a que de l'éclat, et qui est privé de chaleur. Souviens-toi, sur-tout, que la valeur doit être le partage du Gentilhomme. Hélas! l'auteur de tes jours en a été la déplorable victime? mais j'aime encore mieux avoir à pleurer sa mort, que d'avoir à rougir de sa vie. Il n'y a point eu dans notre famille de tache de cette espèce; il est vrai que mon âme est restée navrée: je revois, j'entends mon malheureux fils qui m'adresse ses derniers soupirs, qui te recommande à ma tendresse..... Tu me fermeras les yeux; mon enfant, je revivrai dans ton cœur..... La bravoure n'empêche point la sensibilité, et la nature réclame, malgré nous, ses droits.

Le comte embrassait le vieillard, et cherchait à lui faire oublier cette perte qui lui était toujours nouvelle.

Le jeune homme, parmi ses camarades, distinguait le Chevalier Dorival: ils ne se quittaient point; les mêmes amusements, les mêmes goûts, l'amitié la plus vive les unissaient, quoique Dorival fût plus âgé que le Comte; ils ont ensemble quelques propos; il leur échappe de ces expressions qui, pour tout autre qu'un Français, ne signifieraient rien, et qui, grâce à notre préjugé Vandale ou Hérule, ont un sens, et prennent le caractère de l'offense. Les deux Gentilshommes s'animent, viennent enfin à ne plus se souvenir qu'ils sont amis. Dorival propose, le premier, le cartel: le Comte l'accepte: il se permet seulement ces mots: — Ah! mon ami! si je t'allais percer le cœur! que cent fois plutôt le mien soit déchiré sous tes coups!

Il retourne auprès de son grand-père, rêveur, plongé dans la tristesse: ce n'était point son sort qui l'occupait, c'était celui de son ami: il ne pouvait se familiariser avec l'idée de courir les risques d'être le meurtrier de l'homme qui, après son aïeul, lui était le plus cher: cependant il a la force de résister aux questions du Marquis, à ses instances. Celui-ci voulait absolument savoir la cause du trouble qu'en vain son petit-fils s'efforçait de dissimuler: il aurait craint de manquer à l'honneur, en s'abandonnant à la plus légère confiance.

Le jour était pris; Dorival et le Comte devaient se trouver dans une promenade peu fréquentée: tous ces détails parviennent à la connaissance du Marquis: d'abord il n'envisagea que la nécessité du combat: mais bientôt l'homme a pris le dessus, et le Gentilhomme Français lui a cédé: — O Ciel! qu'ai-je appris? ... C'est ainsi que tu m'as enlevé mon bonheur, ma vie même! car qu'est-ce que mon existence depuis la mort de mon enfant? est-ce que je n'expire point, tous les jours? et l'unique consolation, l'unique consolation qui me fût restée, va m'être ravie par une fatalité semblable? Hélas! n'en doutons point: toutes mes blessures sont prêtes à se rouvrir: je vais sentir encore ce que c'est que de perdre un enfant! et celui-ci, ô mon Dieu! était tout pour moi! faut-il que j'aie vécu jusqu'à ce moment! Cependant il n'est pas possible... l'honneur l'exige: il doit être obéi: je mettrai moi-même les armes à la main... Qu'as-tu dit, malheureux père? est-ce ton Roi, est-ce l'Etat qui commandent ce sacrifice? Quel bien résultera pour l'intérêt public, de la mort... Image cruelle! ah! tu es déjà sous mes yeux, dans mon cœur! ... Il succombera ... Est-ce à moi d'attendre une autre destinée? Faut-il que je sois Gentilhomme?

Le Marquis regardait attentivement son petit-fils, qui aperçoit ses yeux se couvrir d'un nuage de larmes. — Eh! qu'avez-vous, mon tendre père? en courant l'embrasser des pleurs vous échappent! — Rien, mon cher ami, rien.... Je sais tout... tu sais ton devoir... Il t'a donc offensé? ... Plus âgé que toi, ne devait-il pas avoir plus de raison? ... Allons. Que le Ciel te protège! ... Et... c'est demain?

Il n'a pas la force de poursuivre: il ne peut qu'exhaler un profond soupir, en regardant le Ciel.

Le Comte alors n'hésite plus à lui confier toutes les circonstances de l'affaire, et, à chaque mot, un gémissement du vieillard.

L'instant est arrivé: quels assauts; quels déchiremens éprouve l'âme du Marquis! — Allons, mon ami, il faut terminer cette malheureuse affaire; je n'ai pas besoin d'exciter ton courage. Tu ne serais pas de notre sang... Hélas! j'ai vu s'éloigner ainsi ton père... pour revenir mourir dans mon sein... Que je t'embrasse, mon cher enfant! serait-ce pour la dernière fois! et aussitôt le vieillard fond en larmes, il tombe accablé sur un siège: il reprend d'un ton qu'il s'efforçait de rendre plus ferme: — Ne les vois point couler ces pleurs, ne les vois point couler. Mon ami, j'étais père... je le suis encore: (et à cette parole, des sanglots) pars, adieu! ... reviens dans mes bras... Il lui est impossible d'en dire davantage.

Le Marquis est resté seul; c'est alors qu'il s'abandonne à tout l'empire de la nature. — Si jeune encore! oh! il perdra la vie! il perdra la vie! cruel honneur! tu me coûtes bien des larmes! et peut-être vais-je en répandre non, je ne puis me résoudre en se levant avec précipitation. J'ai conçu un projet... je l'exécuterai, je l'exécuterai. Je sens que mon âme me fournira des forces... Eh! l'amour paternel ne me suffirait-il point? ... ses chons... Serait-il parti?

CORRESPONDANCE.

POUR L'IMPARTIAL.

A "CIVIS" DE LA MINERVE.

Hé quoi! mon cher monsieur, le chef d'œuvre dont vous venez d'enrichir la littérature du pays, est le fruit de 15 jours d'élucubration? après vous être frotté le cervau pendant un demi mois, vous n'avez pu enfanter que ce tas de phrases décousues que vous regardez probablement comme un chef-d'œuvre, mais qui ne sera pas baptisé ainsi par le public.

En vérité, j'espérais tout autre chose du fruit de vos longues veilles et comme le front de Jupiter enfanta Minerve, je comptais que de votre cervelle, il sortirait un prodige digne d'Apollon. Je me félicitait même de ce que vous mettiez si longtemps à fabriquer cette merveille, comptant bien en tirer parti, comme le reste du monde, pour ma propre instruction: Quel fut mon désappointement quand, à la lecture de votre factum, je m'aperçus que vous aviez passé tout le tems à chasser à l'esprit et que toujours vous aviez manqué le gibier! vous ne le croyez pas; Vous pensez même pouvoir vous reposer sur vos lauriers, avoir établi votre réputation d'homme d'esprit parceque vous avez imaginé quelques mauvaises plaisanteries qui ne feront rire que vous. Par exemple: c'est probablement parceque vous étiez occupé de la chasse dont je viens de parler, que la noble et lumineuse idée de plaisanter sur un fusil de chasse vous est venue à l'esprit.

Le reste de votre lettre ne ressemble pas mal à ces disputes d'enfants, dans lesquelles, ne sachant que dire, ils se renvoient la même injure: 'Tu es un menteur.—non c'est toi qui es un menteur.—tu es un policon—non c'est toi. Dans ma première lettre à votre Seigneurie, je lui dis, je lui prouve par A. et par B. qu'elle a manqué de réflexion: et dans votre réponse, vous venez me dire avec autant de grace que d'esprit: non, c'est vous qui avez manqué de réflexion. Pour l'amour de Dieu, mon cher Monsieur, à force d'étude et d'efforts n'auriez vous pu trouver quelque chose de neuf, ne fut-ce qu'un Synonyme, pour ne pas vous servir de mes propres expressions.

Pour être juste cependant, je dirai qu'il y a quelque chose de neuf dans votre réponse, quelque chose même dont je me serais bien gardé de salir ma plume. Je veux dire les plaisanteries 'Pironiennes' dont il vous a plu de nous régaler. Je vous avait fait sentir l'inconvenance de comparer une Fabrique à un 'Cabinet'. J'avais mesuré mes expressions à dessein, mais ne voyant pas qu, dans la crainte que votre indécente allusion n'ait pas été comprise, vous saisissez une demi colonne d'explications dont on vous aurait volontier fait grâce. Attendu qu'il est inutile de rendre le public confident du plaisir que vous avez de vous étendre sur ce 'Cabinet' il est encore une partie de votre lettre dont je vous laisse tout l'honneur de l'invention, c'est celle où vous me répétez que je ne vous ai pas compris. Certes, si votre écrit présente un côté plaisant c'est celui-ci. Qu'en puis-je si je ne vous comprends pas? ai-je la science infuse, pour entendre toutes les langues? parbleu, mon cher Monsieur, si vous voulez qu'on vous comprenne, rendez-vous intelligible.

Si j'étais, comme vous, possédé du démon de la chicane, je pourrais vous chercher querelle sur bien d'autres passages de votre lettre, mais comme j'ai de la charité et que d'ailleurs cela me prendrait trop de tems et de papier, je tirerai chrétiennement le voile sur vos erreurs et je ne vous ferai que le léger reproche de manquer de courtoisie. Il me semble en effet que nous ne combattons pas à 'Fair Play' et je m'explique. Vous avez établi votre champ de bataille dans les colonnes d'un des journaux qui compte le plus d'Abonnés, tandis que mes lignes de défense sont circonscrites dans l'IMPARTIAL, dont l'existence récente ne lui a pas permis d'avoir un grand nombre de Souscripteurs. Il s'ensuit que les trois quarts de vos lecteurs, qui ne lisent pas mes réponses, peuvent prendre pour de l'or pur ce qui n'est que du clinquant.

Si donc M. 'CIVIS', vous êtes, comme je le soupçonne un des astres qui font leur révolution autour de la Minerve, vous auriez bien dû faire en sorte qu'on insérât dans ses colonnes les répliques d'un adversaire qui vous est bien inférieur. C'était d'ailleurs le moyen de donner plus de témoins et par conséquent plus d'éclat à votre triomphe.

Dans le grand nombre de choses que j'aurais encore à vous dire, j'en choisis une que je ne puis absolument passer sous silence. Malgré ce que je vous ait dit dans ma première lettre, vous vous obstinez à prétendre que moi, ainsi que toutes les personnes de la campagne, qui désirent assister aux offices Solennels de votre belle Eglise, nous devons y avoir un banc. Voilà ce qui s'appelle de l'obstination, car si vous vous occupiez un peu plus de l'Eglise et de tout ce qui y a rapport, vous sauriez que, pour être propriétaire d'un banc dans l'Eglise de Montréal, il faut commencer par être 'propriétaire' dans la Ville. Or, d'après le certificat de pauvreté que vous m'avez délivré, vous savez que je ne puis remplir cette condition préalable. Excusez la leçon de la part d'un habitant.

Encore un mot et j'ai fini: quand je suis monté dans ma vieille carriole, je m'imaginai bien peu que je m'embarquais dans une discussion avec un Monsieur de la Ville. J'aime la paix et la tranquillité et vous vous souviendrez que je n'ai nullement provoqué l'attaque dont vous m'avez gratifié. Si donc je vous ai répondu d'une manière un peu rustique, ditte votre 'MEACULPA'. Vous ne pouviez rien attendre d'autre du Campagnard.

INGENUITAS.

NOTES DES EDITEURS.—Quoiqu'on nous ayons annoncé dans notre prospectus que nous n'admettions aucune discussion ou attaque violente dans les colonnes de notre journal, nous ne faisons aucune difficulté d'insérer la lettre ci-dessus, attendu qu'il n'y est nullement question de politique et que les expressions dont se sert le correspondant ne sont pas de nature à mériter le reproche de personnalité ni de provocation indécente. Puisque la lettre qui a été Critiquée par CIVIS a été insérée dans notre feuille, nous ne pourrions refuser à INGENUITAS une place à sa réponse.

L'IMPARTIAL.

VILLAGE DE LAPRAIRIE.

JEUDI SOIR, 12 FEVRIER, 1835.

Les nouvelles d'Europe sont sans intérêt et les journaux étrangers ne sont remplis que de conjectures sur les affaires du tems. Chacun raisonne suivant son opinion, ou plutôt suivant ses desirs. Dans le fait les grandes puissances se sont si mal trouvées de la longue guerre qu'elles ont soutenue contre la France, qu'il est évident qu'elles craignent une rupture, il existe d'ailleurs un levain de révolution chez presque tous les peuples et ce ne sera qu'à la dernière extrémité que les souverains se priveront des bayonnettes de leurs soldats, qui, presque partout, sont maintenant le seul moyen qui reste aux Rois pour se faire obéir. Cette considération est probablement entrée pour beaucoup dans la nomination du duc de Wellington. On sait qu'il est aimé de l'armée et son nom pourrait être d'un grand secours au pouvoir dans le cas d'une commotion en Angleterre.

Nous attendons incessamment un paquet de journaux Français et nous serons probablement à même de donner des détails sur les affaires de l'Europe dans notre prochain Numéro.

Le Parlement de la Province est toujours prorogé au vingt-un de ce mois et il ne paraît pas qu'il intention de son Excellence le Gouverneur en Chef soit de changer sa dernière disposition.

L'abondance de matières nous oblige à remettre au Numéro prochain la Communication de l'ACTUS.

Le Marquis appelle ses domestiques. Le Comte... Mon fils serait-il encore dans son appartement? On lui répond qu'on ne l'a point vu sortir. — Qu'il vienne promptement! j'ai à lui parler. Il paraît. Mon fils, j'ai fait des réflexions. Il faudrait que l'affaire se passât la nuit: on a moins d'inconvénients à redouter. Ecrivez au Chevalier, et proposez-lui de le voir dans cette allée indiquée, sur les dix ou onze heures du soir.

Le Comte veut faire quelques représentations; enfin, il cède aux volontés de son aïeul.

Dorival a reçu le billet du Comte: il se trouve à l'heure marquée. Son adversaire était déjà sur le champ de bataille: il avait même l'épée à la main, et sans proférer la moindre parole, il se mesure avec le Chevalier, qui, étonné de son peu de vigueur ainsi que de son silence, continue pourtant de se battre. Le premier reçoit un coup qui le fait tomber dans les flots de son sang. La surprise de Dorival augmente bien davantage, lorsqu'accourt à lui un homme: il reconnaît le Comte à sa voix, qui lui crie: Chevalier, eh! quelle est donc cette nouvelle affaire? — Comment! ce n'est pas vous? et... qui serait-ce? ...

L'un et l'autre tournent leurs pas précipités vers le blessé: Mon père! s'écrie le jeune homme et par quel événement, ajoute le Chevalier... Vous demandez interrompt le Marquis: c'était lui en effet, et en s'adressant à Dorival: ce qui m'a engagé à m'offrir à vos coups, car j'éprouve que mon bras a trahi mon courage? Si vous étiez père, vous ne me feriez point cette question. J'ai vu le danger du Comte, à peine sortit d'un âge dont le partage est la faiblesse: j'ai tremblé pour ses jours; je l'ai devancé, et je venais... m'immoler pour lui... j'avais pu croire que je ne succomberais point: le ciel en ordonne autrement. Approchez vous, ô vous que je dois nommer mon fils!... qui l'étiez sans doute... je sens que je touche au terme....

Dorival ne le laisse point achever. Il s'est précipité avec le jeune homme, presque évanoui de douleur, sur le vieillard, dont il cherche à étancher le sang. Il a rejeté loin son épée. — C'est donc là où m'a conduit une aveugle fureur? à vouloir me mesurer avec le plus cher de mes amis, à égorgé son père! ô ciel!

Le Chevalier reprend son épée: il allait s'en percer le sein. Le Comte, revenu de son accablement, la lui arrache des mains. Le Marquis expirant, continue: — Ah! vivez, vivez, pour sentir toute l'horreur de votre situation, pour éviter de semblables malheurs!... mon enfant... Chevalier, j'avais encore peu de jours à rester sur la terre: mais une longue vie peut vous être réservée à l'un et à l'autre; souvenez-vous de la consacrer au service de l'Etat. Abjurez ce brutal emportement qui nous égare au point de rougir nos mains du sang d'un ami, qui nous fait exposer une vie que nous devons à notre maître, à nos concitoyens.

Dorival et le Comte prennent, en pleurant, le vieillard dans leurs bras, le ramènent chez lui, ils réunissent tous leurs soins pour lui conserver une existence qui ne tenait plus qu'à un soupir: il l'a rendu ce dernier soupir. Le Comte et le Chevalier s'embrassent, en versant un torrent de larmes sur ce cadavre ensanglanté, et jurent tous deux de ne plus s'abandonner à de tels excès. — Revenons disent-ils pour jamais à cette atrocité. Et si l'on nous propose un combat singulier, répondons au défi, en nous présentant des premiers sur une brèche, ou en nous précipitant dans les bataillons ennemis; si nous périssons, notre mort du moins aura été utile à notre Prince et à nos Compatriotes.

MONTREAL.

[DE L'AMI DU PEUPLE, DU 7.]

La mort vient de nous enlever un des ornemens du Clergé de ce pays, M. Frs. Humbert, un des plus anciens membres du Séminaire de St. Sulpice. Nous n'osons point de lui donner des éloges trop souvent prodigués et qui d'ailleurs seraient au dessous de son mérite. Nous nous bornerons à donner sur lui quelques notices qui intéresseront, sans doute, le grand nombre de personnes qui déplorent sa perte et que nous devons à l'obligeance d'un de ses confrères.

M. F. Humbert, naquit à Chatillon les Dombes, en Bresse, (France,) le 23 Novembre, 1765. Il fit ses études ecclésiastiques au séminaire de St. Irénée, Lyon. A l'époque de la révolution française, il migra dans la Suisse Allemande, de là il passa en Canada, où il arriva en 1794, avec monsieur Roux et neuf autres prêtres de la compagnie de St. Sulpice. Il exerça d'abord le saint ministère dans la paroisse de Montréal; ensuite il fut préposé à la mission du Lac des Deux Montagnes, et la gouverna pendant 15 ans. Enfin il revint au séminaire de Montréal, où il édifia ses confrères et le public par ses rares vertus, et où la maladie lente qui le minait depuis plusieurs années, l'a enlevé le 31 Janvier, 1835. Ses funérailles ont eu lieu jeudi, 5 Février. Un nombre considérable de fidèles y assistaient et témoignaient par leur présence l'estime et le respect qu'ils avaient pour ce digne prêtre.

LA SAISON. Quelqu'un proposant à Voltaire de faire des commentaires sur Racine, il répondit: il n'y a qu'à mettre partout beau, harmonieux, sublime. De même, en parlant de l'hiver ne pourrait-on pas toujours dire: froid, poudreux, désagréable? en fait, depuis quelques jours il semble redoubler de violence. Les journées du 7, du 8 et du 9 de ce mois ont été remarquables par une violente tempête qui soulevait la neige avec une telle force que les chemins en sont encombrés. Pendant ces trois jours notre Village semblait abandonné, chacun se tenait clos et coi auprès d'un poêle dont la chaleur avait peine à combattre le froid extérieur. Malheur au voyageur imprudent qui s'est hasardé sur la glace par ce temps désastreux! jusqu'à présent, nous n'avons pas appris que personne ait perdu la vie, mais plusieurs habitans des campagnes voisines de Laprairie, ont passé la nuit entière sur la traverse et ont abordé entre St. Lambert et Longueuil à la pointe du jour. — Ces malheureux n'ont dû leur salut qu'à un esp. ce de miracle.

Jusques à quand l'autorité compétente souffrira-t-elle que la vie des citoyens soit ainsi exposée, quand il serait si facile d'éviter le danger, en plaçant des balises à la distance convenable? nous n'en dirons pas d'avantage à ce sujet. Qu'on lise dans la Minerve du 5 de ce mois la lettre Signée UN VOYAGEUR, on y traite cette matière à fond et il est impossible de rien ajouter aux observations judicieuses que cet écrit contient. Nous émettons seulement le vœux le plus ardent pour qu'elles soient prises en considération.

LE PAYSAN RUSSE.

(SUITE ET FIN.)

De son côté le pauvre Alexis n'avait pu vivre si longtems sous le même toit avec une jeune personne qui possédait toutes les qualités qu'on recherche dans son sexe et qui le traitait avec la plus aimable familiarité, sans que le plus violent amour s'empara de son cœur. Plus il faisait d'efforts pour le vaincre, et plus il sentait qu'il jetait de profondes racines dans son âme. Eliska avait voulu se rendre utile à ses bienfaiteurs, c'était elle qui apprêtait les repas, qui avait soin du linge d'Alexis &c. Quand ce dernier travaillait au jardin, Eliska allait souvent s'asseoir près de lui et charmait son travail par sa douce conversation. — Ensuite quand leur simple repas était préparé, elle allait le chercher et ils rentraient à la maison en se tenant par la main. Tout ce qui mettait le pauvre Alexis au supplice et il était sur le point de prendre le parti désespéré d'abandonner sa maison, pour ne pas se trahir; quand on apprit tout-à-coup que les troupes impériales avaient attaqué et tué en pièces les rebelles. Le féroce Pugatcheff avait été pris, malgré la plus vive résistance et on le menait à Moscou pour lui faire subir la peine due à ses crimes. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour les deux amans. Eliska, qui aurait dû en être transportée de joie, ne put au contraire cacher son chagrin. Cette tristesse, qu'elle manifestait à chaque instant était un écueil contre lequel toute la fermeté d'Alexis devait échouer. Il le sentit et, après avoir mis sa mère dans la confidence, il quitta un matin sa paisible chaumière pour se rendre à une ville voisine où l'Impératrice venait d'arriver. Quand Eliska connut son départ et qu'à force de sollicitations elle eut appris qu'il n'était parti que dans la généreuse intention de demander à l'Impératrice la cassation de son mariage; rien ne peut la retenir, elle voulut absolument suivre ses traces. A toutes les représentations de sa vieille mère d'Alexis, elle répondait: Je suis votre épouse! j'ai reçu sa foi à la face des autels et il est de mon devoir de l'empêcher d'accommoder notre malheur mutuel. A la fin, la bonne mère consentit à l'accompagner. Elles partirent et arrivèrent à la résidence temporaire de l'Impératrice au moment où Alexis présentait sa requête. L'audience était nombreuse, en sorte qu'Eliska et sa compagne se trouvaient à une certaine distance du siège de la souveraine. Mais lorsqu'Alexis, répondant à une question de l'Impératrice, s'exprima en ces termes: "Qui, madame, mon plus vil désir est et doit être de rentrer

dans l'état d'où elle n'est momentanément sortie que pour se soustraire à la mort et au déshonneur." Eliska perçant la foule se précipita aux genoux de l'Impératrice, en disant: ne le croyez pas, Madame, vous voyez devant vous cette infortunée Eliska dont les rebelles ont massacré les parens. J'étais restée seule et l'infamie m'attendait. Alexis m'a sauvée, il m'a protégée, il m'a nourrie, forcé de devenir mon époux, pour sauver mon honneur et ma vie, il m'a toujours considérée comme une sœur bien aimée et jamais on ne me traita avec plus de respect dans le Château de mon père que dans la chaumière d'Alexis. La démarche que je me permets paraîtra peut-être extraordinaire à votre Majesté, mais qu'elle daigne considérer que ce même Alexis est mon époux et que je ne puis trop faire pour un honneur qui a tant fait pour moi. Bien loin donc de vouloir rompre les nœuds qui m'unissent à lui, je supplie votre majesté de leur donner son approbation."

Pendant ce discours Alexis, ému, hors de lui-même, ne pouvait en croire ses sens. Quand Eliska eut fini de parler, il se précipita à ses genoux et dans un discours touchant lui représenta qu'un malheureux Serf n'était pas né pour la fille du Comte d'O-kinski, l'Impératrice, émue jusqu'aux larmes, l'interrompit en lui disant, Alexis, le ciel vous fit noble et en vous accordant des titres de noblesse je ne fais que confirmer le don que vous tenez de la nature. Soyez donc l'époux d'Eliska, jouissez de ses grands biens et souvenez vous que la reconnaissance que vous avez témoignée à la fille du comte d'O-kinski, a pris sa source dans le bon usage qu'il savait en faire. "Puis en se tournant vers sa suite, l'Impératrice ajouta: "Je crois messieurs, que si on remontait à la source de tous les titres de noblesse, on en trouverait peu qui aient été la récompense d'une aussi belle action.—Ed.

BUREAU DU SECRETAIRE DE LA PROVINCE.

Québec, 23 janvier, 1835.

Il a plu à Son Excellence le Gouverneur en Chef de faire les nominations suivantes savoir: —

Joseph Benoit et Francis Mount, écrs., pour être Commissaires pour la Décision Sommaire des Petites Causes, dans et pour la Paroisse de St. Charles, sous l'Acte de: Guillaume IV. Chap. 34.

AVIS DIVERS.

LES PERSONNES, à qui le Soussigné a prêté des LIVRES, sont instamment priées de les lui faire parvenir le plutôt qu'il leur sera possible.

N. D. J. JAUMENNE.

Laprairie 19 Février, 1835.

AVIS.

TOUTES Personnes ayant des Reclamations contre la Succession du Défunt HENRY MILLER sont priées de s'assembler le jeudi le 19 du Courant à deux heures après-midi, à l'Office de Mr. Médard Herbert Notaire.

Et toutes personnes antérieures à la dite Succession sont aussi priées de faire immédiatement leur payment au Curateur Soussigné.

RICHARD WHELLER.

Laprairie 5 Février, 1835.

ATTENTION!!!

AVIS AUX CHASSEURS.

Il sera tiré à la RAFFLE aussitôt que la liste sera remplie, un superbe FUSIL, nouvellement apporté de la Nouvelle Orléans, d'une nouvelle construction n'étant ni à PIÈRES ni à PISTON, sa port e est extraordinaire, tant pour la justesse que pour la longueur.

On joindra au FUSIL les munitions nécessaire pour tirer huit mille coups.

Cette raffle est de vingt-cinq billets à 5s. chaque, payable avant de jeter les DÉS le Propriétaire payera 5s. en boisson, et l'acquéreur 10s. La raffle aura lieu à l'auberge de Charles Giroux en ce Village.

Comme il ne reste que bien peu de Numéro à prendre nous donnerons dans notre prochaine feuille le jour et l'heure fixé pour le TIRAGE.

Laprairie 15 Janvier 1835.

AVERTISSEMENTS.

A VENDRE à des conditions très avantageuses et à des termes de paiement faciles pour l'acquéreur **UNE TERRE** située dans la Paroisse de St. Isidore à une lieue de distance de l'Eglise, bien boisé en Pin, Epinette et autres bois, de trois arpents de front sur vingt cinq de profondeur, sa devanture sur le grand chemin qui conduit à la Paroisse Ste. Martine et aux États-Unis. Cette propriété offre des grands avantages pour les commerçans en bois, qui en tirant parti du bois trouveront un sol très productif.

Pour plus grandes particularités et les termes de paiement on pourrait s'adresser à cette Imprimerie ou au Propriétaire Soussigné.

HYACINTHE GUERIN.

Laprairie, 11 Décembre, 1834.

ATTENTION!!!

MONSIEUR N. D. J. JAUMENNE, ayant régné la place d'Instituteur qui lui avait été conférée par Messieurs les Syndics du premier Arrondissement d'Ecole du district de Laprairie a l'honneur d'informer les pères de familles qu'il donnera chez lui, ou dans le Village, des leçons de Grammaire et d'Orthographe Française aux jeunes gens qui désireraient se perfectionner dans l'étude de cette langue. Il pourra également enseigner la Géographie et l'Arithmétique aux personnes qui le désireront.

Le prix de ses leçons sera modéré et proportionné au nombre de jeunes gens qui se réuniront.

Laprairie, 11 décembre.

AVIS.

LE SOUSSIGNE fait ses remerciemens à ses amis et à tous ceux qui ont bien voulu l'encourager depuis qu'il a la direction de **L'HOTEL CANADIEN** dans ce Village, il espère que les **VOYAGEURS** qui voudront bien le visiter trouveront chez lui en tous temps un Assortiment choisis de meilleurs **LIQUEURS**; il aura toujours prêt, des **METS** aux désirs des visiteurs, et enfin tous les avantages désirables pour être bien logé.

ECURIES et **REMISE** dans le meilleur ordre possible.

CHARLES GIROUX.

Laprairie, 11 décembre,

A REPARER ET A NETTOYER, PIANO-FORTE ET HORLOGES.

LES PERSONNES qui ont des **PIANO-FORTES** à réparer et à accorder, ainsi que des **HORLOGES** ou **PENDULES** à nettoyer ou à arranger, peuvent s'adresser au **BUREAU** de **L'IMPARTIAL**, ou on leur indiquera une personne habile dans les deux genres.

Laprairie, 11 décembre,

A VENDRE

A CETTE IMPRIMERIE.

SOMMATIONS, Subpoena, R. gles de Cour, Exécutions, Saisies Arrêts, Saisies Gageries, à l'usage des Messieurs les Greffiers des Commissaires pour la décision sommaire des petites Causes, Contrat de Vente, pour Messieurs les Notaires, et Procès Verbeaux de Saisie pour Messieurs les Huissiers.

Laprairie, 11 décembre, 1834.

Imprimé et publié tous les Jeudi

PAR

RAYMOND ET JAUMENNE.

CONDITIONS DE L'IMPARTIAL.

Ce Journal se publie tous les **JEUDI** soir. Le prix de l'abonnement est de **TROIS PIASTRE** par année, outre les frais de poste, payable par trimestre et d'avance. Ceux qui veulent discontinuer sont obligés d'en donner avis un mois avant leur semestre échu, et payer leur arrérages.

On ne reçoit pas de souscriptions pour moins de six mois.

PRIX DES ANNONCES.

Six lignes et au-dessous 2s 6d. et pour chaque insertion subséquente 7½d. dix lignes et au-dessous 3s. 4d. et 10d. pour chaque insertion subséquente. Au-dessus de 10 lignes, 4d. par ligne pour la première insertion, et 1d. pour chaque insertion subséquente.

Nous publierons les annonces qui nous seront adressées, jusqu'à ce que nous ayons reçu ordre de continuer.